

Patrimoine archéologique et historique

- **Occupation amérindienne**
- **Occupation eurocanadienne**

ANNEXE F

F. PATRIMOINE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

F.1 Occupation amérindienne

L'occupation amérindienne est habituellement découpée par les archéologues en deux principales périodes chronologiques : la préhistoire et l'histoire. La période préhistorique (section F.1.1) fait référence à l'histoire autochtone avant l'arrivée des Européens et c'est l'archéologie qui en livre les informations. De son côté, l'occupation amérindienne (période historique : section F.1.2) est davantage connue pour les premiers siècles du contact avec les Européens à partir principalement des documents écrits.

F.1.1 Période préhistorique

Considérant que l'implantation de groupes humains sur un territoire est toujours déterminée par les conditions environnementales et l'habitabilité du lieu, ce n'est qu'à partir de la stabilisation du Proto-Saint-Laurent, vers 8 000 ans A.A., que le sud-ouest du Québec devient occupable. Ce n'est cependant que vers 5 000 ans A.A. que s'affirme la présence humaine dans la région. Les archéologues divisent l'histoire culturelle en trois grandes périodes (Paléoindien, Archaïque et Sylvicole), elles-mêmes subdivisées en différentes traditions.

- PÉRIODE PALÉOINDIENNE ANCIENNE (10 000 ans A.A. à 8 000 ans A.A.)

Cette période initiale du peuplement de l'Amérique du Nord est représentée en Ontario, dans le nord-est des États-Unis et dans les Maritimes par des pointes à cannelure de type *Clovis*. Malgré les recherches archéologiques dans certaines régions potentiellement susceptibles de révéler des sites paléoindiens anciens, aucune évidence de cette période n'est actuellement connue au Québec. À cette période, le secteur à l'étude n'était pas habitable par l'homme.

- PÉRIODE PALÉOINDIENNE RÉCENTE (8 000 A.A. à 7 000 A.A.)

Les premières incursions humaines au Québec sont attribuables à certaines petites bandes paléindiennes récentes, de tradition *Plano*. Ces populations nomades possédaient un mode de subsistance orienté principalement sur l'exploitation du gros gibier, surtout le caribou. Ces groupes sont présents en Gaspésie (Chapdelaine, 1994; Benmouyal, 1987) et auraient, dès 8 000 ans A.A., fréquenté la région du lac Saint-François et de l'île Thompson (Wright, 1980). Des pointes de projectiles aux retouches parallèles en pelures (taillées en chert de Gaspésie), fossiles directeurs de cette tradition, ont d'ailleurs été retrouvées sur cette île du Haut-Saint-Laurent, favorisée par une position géographique et une libération précoce des eaux. Aucune trace archéologique paléindienne n'est cependant, à ce jour, identifiée dans la région immédiate de l'emprise à l'étude.

- PÉRIODE ARCHAÏQUE (7 000 ans A.A. à 3 000 ans A.A.)

L'Archaïque est un concept qui réunit plusieurs manifestations culturelles pré-céramiques s'échelonnant sur trois millénaires. C'est durant cette période que s'effectue la stabilisation du milieu biophysique, permettant aux groupes humains de s'implanter définitivement sur l'ensemble du territoire; d'abord des groupes archaïques laurentiens, puis des traditions archaïques plus tardives, nommées post-laurentiennes lamokoïdes et susquehannoïdes. Les spécialistes considèrent les groupes de l'Archaïque laurentien comme étant les ancêtres des communautés algonquiennes de la période historique alors que les Iroquoïens seraient les descendants des populations de l'Archaïque post-laurentien (Clermont et Chapdelaine, 1982).

En général, les populations de l'Archaïque étaient des groupes chasseurs-pêcheurs-cueilleurs, ayant adopté un nomadisme cyclique, ignorant l'agriculture et la technologie céramique. À partir de la fin de cette période (Archaïque post-laurentien), la pêche serait devenue une activité de subsistance d'une importance croissante (Clermont, 1984). Dans le nord-est américain, la localisation des sites de la période Archaïque reflète une grande mobilité des groupes. Les sites archéologiques témoignent principalement de petits campements, situés à distance des grandes voies de communication, fréquemment à proximité de petits cours d'eau. D'autre part, les campements saisonniers plus importants se trouvent souvent près de grands cours d'eau et d'endroits propices à la pêche. Comme la technologie céramique n'est pas

adoptée par ces populations, c'est principalement la typologie des pointes de projectiles qui sert de marqueur chronologique. Les principaux sites archaïques connus sont à Coteau-du-Lac (Marois, 1987; Lueger, 1977), sur la pointe du Buisson (Clermont et Chapdelaine, 1982), sur la place d'Oka (Chapdelaine, 1990) et sur le site Cadieux de l'île de Beaujeu (Cadieux, 1978). C'est à partir de l'Archaïque, et pour toutes les périodes ultérieures jusqu'au XXe siècle, que l'emprise à l'étude présente un potentiel d'occupations amérindiennes, le terrain étant dorénavant exondé et stabilisé.

- PÉRIODE SYLVICOLE (3 000 ans A.A. à 1 534 ans A.D.)⁽¹⁾

L'adoption et le développement morpho-stylistique de la poterie durant le Sylvicole permettent de diviser cette période en cinq phases principales : le Sylvicole inférieur, le Sylvicole moyen ancien, le Sylvicole moyen tardif, le Sylvicole supérieur initial et le Sylvicole supérieur récent, qui précède la période de contact (protohistorique) du XVIe siècle.

Vers 3 000 ans A.A., moment qui correspond à l'aube du Sylvicole inférieur, les groupes de tradition Meadowood adoptent la technologie céramique. Les premiers vases en terre cuite, de type Vinette 1, sont identifiés par une pâte épaisse, grossièrement dégraissée, dont les deux parois ont été soumises à un traitement au battoir cordé, laissant une impression textile sur la pâte. Les fossiles directeurs lithiques sont caractérisés par les minces lames de cache bifaciales en chert Onondaga, ainsi que par les outils dérivés; pointe Meadowood à encoches latérales, foret Meadowood et grattoir triangulaire bifacial. Dans la vallée du Saint-Laurent, ces chasseurs-pêcheurs-cueilleurs ont laissé les principales traces de leurs campements sur un vaste territoire situé entre le lac Ontario et la région de Québec. Dans la région, les sites de référence sont la station 5 de Pointe-du-Buisson (Clermont, 1978), les îles de Coteau-du-Lac (Pinel et Côté, 1985).

À partir de 2 400 ans A.A., le Sylvicole moyen correspond à un accroissement démographique des populations locales. Ces changements socioculturels se traduisent notamment par des sites archéologiques plus nombreux, où les restes matériels sont généralement plus abondants qu'auparavant. On observe une diversification des caractéristiques morpho-stylistiques de la poterie. De façon générale, le même type d'exploitation variée des

⁽¹⁾ A.D. : *anno domini* ou après Jésus-Christ.

ressources a dû se poursuivre, avec probablement une tendance de plus en plus marquée vers la sédentarisation saisonnière.

Durant l'épisode du Sylvicole moyen ancien (2 400 ans A.A. à 1 500 ans A.A.), les vases sont minces, fuselés, au rebord éversé, et l'unité décorative dominante est l'empreinte ondulante. Cette unité décorative, similaire à la forme du rebord de certaines coquilles et identifiée comme le «*Pseudo-Scallop-Shell*» ou «*St-Lawrence PSS*», représente une tradition dérivée de la culture «*Point Peninsula*», originaire du sud des Grands-Lacs. Les principaux sites archéologiques périphériques attribués aux groupes sylvicoles moyens anciens se retrouvent à la station 3 de Pointe-du-Buisson (Clermont et Chapdelaine, 1978) et sur des îles de Coteau-du-Lac (Chapdelaine, 1989) et à la plage d'Oka (Chapdelaine, 1990).

Au Sylvicole moyen tardif (1 500 ans A.A. à 1 000 ans A.A.), la sédentarisation saisonnière et les activités reliées à la pêche dominant l'économie de groupes que les préhistoriens associent, en Montérégie, à la *tradition Melocheville*. Une importante diversification morpho-stylistique des attributs est constatée dans les assemblages céramiques. Les unités décoratives ondulantes sont maintenant remplacées par des empreintes dentelées, à la cordelette, linéaires et punctiformes. Durant cet épisode culturel, le traitement de la panse extérieure est dominé par le battoir cordé. Le parement et les ponctuations apparaissent comme de nouveaux attributs décoratifs, ils perdureront jusqu'à la période protohistorique. Les principaux sites associés aux groupes du Sylvicole moyen tardif sont surtout situés sur les stations 1 et 4 de Pointe-du-Buisson (Clermont et Chapdelaine, 1982; Joyal, 1993) et sur des îles de Coteau-du-Lac (Pinel et Côté, 1985).

À l'aube du Sylvicole supérieur, vers la fin du premier millénaire de notre ère, les groupes owascoïdes semblent être les premiers occupants de la vallée du Saint-Laurent à domestiquer certains cultigènes comme complément à leur alimentation. Ces populations fabriquent une poterie owascoïde qui leur est particulière, où les principales caractéristiques sont la cordelette fine (comme unité décorative élémentaire) et le parement en négatif qui orne la portion supérieure des vases (comme trait morpho-stylistique). Les plus importants sites sont enregistrés à la Pointe-du-Buisson (Clermont et Chapdelaine, 1982) et dans l'archipel de Coteau-du-Lac (Pinel et Côté, 1985).

À partir de la seconde moitié du Sylvicole supérieur, vers 650 ans A.A., les populations iroquoiennes du Saint-Laurent orientent leur économie vers la production horticole (maïs, courge, haricot, tabac et tournesol). Elles développent également une poterie reconnue par les traits suivants : motifs incisés et encadrés, haut parement, crestellations, ponctuations au roseau et traitement de la panse à l'aide principalement du battoir gaufré. Les populations iroquoiennes sont plus nombreuses et plus concentrées que ne l'étaient les groupes précédents. On pratique alors une horticulture mixte, la chasse et la pêche deviennent complémentaires. L'horticulture et les conflits intertribaux favorisent l'introduction de nouveaux schèmes culturels. Les Iroquoiens s'établissent alors dans des villages semi-permanents, palissadés ou non, installés loin des routes fluviales sur des promontoires bien drainés offrant une bonne protection. Habituellement, ces villages sont basés à proximité de campements satellites de pêche, situés près d'une rivière ou d'un confluent. On retrouve leurs principaux villages, hameaux ou campements à Montréal (Pendergast et Trigger, 1972), Saint-Anicet (Gagné, 2000) et à Pointe-du-Buisson (Mercier, 1988) et à *Summerstown Station* en Ontario à une trentaine de kilomètres au sud-ouest du projet à l'étude (Pendergast, 1968).

F.1.2 Période historique

Nous avons vu que la région dans laquelle s'intègre le territoire à l'étude était fréquentée, et cela d'une manière relativement continue, depuis au moins cinq millénaires avant l'arrivée des premiers Européens dans la vallée du Saint-Laurent. À partir de la période historique, la cohabitation et le partage du territoire entre Amérindiens et nouveaux arrivants Européens entraînent de profonds changements socioculturels quant aux schèmes d'utilisation des ressources. Nous divisons arbitrairement la période historique en trois épisodes selon les particularités des présences autochtones. Il s'agit des périodes de 1535 à 1603, de 1603 à 1667 et de 1667 à aujourd'hui.

- PÉRIODE 1535-1603

C'est le navigateur malouin Jacques Cartier qui est le premier Européen à avoir consigné des informations au sujet des Amérindiens qui vivaient dans la vallée du Saint-Laurent. En 1535, il décrit en effet plusieurs villages iroquoiens implantés en bordure du fleuve à partir de Québec

vers Montréal où, arrivé le 2 octobre, il visite le village de Hochelaga⁽²⁾ localisé au pied de la montagne. Du sommet du Mont-Royal, Cartier est le premier Européen à rapporter une description d'une partie du territoire des Hochelagiens :

«... voyons icelluy fleuve tant que l'on pouvoit regarder grant large et spacieux lequel alloit au surouaist et passoit par aupres de trois belles montagnes rondes que nous voyons et estimyons qu'elles estoient à environ quinze lieues de nous. Et nous fut dict et monstre par signes par les troys hommes qui estoient presens qu'il y avoit troys ytieulx saultz d'eau audit fleuve comme celui où estoient nosdites barques; mais nous ne peusmese entendre quelle distance il y avoit entre l'un et l'autre. Et puy nous monstroient que les dits saultz passez l'on pouvoit naviguer plus de troys lunes par le ditfleuve.»

Cartier, 1986 : 156.

Tout au cours de son voyage en remontant le fleuve, Cartier constate une certaine homogénéité culturelle à travers les différents villages établis sur les terrasses riveraines. Ce pays iroquoïen du Saint-Laurent se divise alors en au moins deux, peut-être même jusqu'à six provinces distinctes. Vers le nord-est, une province commence à l'île aux Coudres et s'étend vers le sud-ouest au moins jusqu'à Hochelaga. Une seconde province s'étendrait vers l'intérieur des terres tout le long du Saint-Laurent et en amont d'Hochelaga.

À l'instar des Iroquoïens de la fin du Sylvicole supérieur, les Iroquoïens du Saint-Laurent de la période historique pratiquaient le même mode de vie axé en grande partie sur l'horticulture, avec aussi des compléments tirés de la chasse, de la pêche et de la cueillette. Les champs de maïs, courges, haricots, tournesols et tabac étaient entretenus à proximité des villages, parfois palissadés, où se dressaient une agglomération de *maisons-longues*. Par exemple, le village de Hochelaga à Montréal, visité par Cartier, comprenait une cinquantaine d'habitations, une triple palissade et une population estimée à 1 500 habitants. Il doit être considéré comme un des villages iroquoïens importants de la période historique (Pendergast et Trigger, 1972 : 15), et environ 600 acres de champs cultivés autour du village pouvaient combler 75 % des besoins alimentaires (Clermont, 1984 : 21; Delâge, 1985 : 62).

⁽²⁾ Le village iroquoïen de Hochelaga correspondrait au site Dawson découvert au XIX^e siècle sur le campus de l'Université McGill à Montréal (Pendergast et Trigger, 1972).

Au-delà des espaces domestiques des hochelaguiens, le territoire d'exploitation pour la chasse et la pêche s'étendait sur environ 1 500 km² à 3 500 km² et englobait toute la vallée du Saint-Laurent entre la rivière Richelieu et le lac Saint-François. La pêche devait compter pour environ 15 % de leurs besoins alimentaires et, par conséquent, les richesses offertes par le fleuve constituaient un réservoir majeur d'approvisionnement. Notons d'ailleurs qu'aujourd'hui les eaux du lac des Deux-Montagnes contiennent un nombre important d'espèces de poisson, et les battures qui bordent ses rives et ses îles sont peuplées par une centaine d'espèces d'oiseau.

Comme leurs prédécesseurs des périodes Archaïque et Sylvicole, les Hochelaguiens de la première moitié du XVI^e siècle ont certainement exploité la région du lac des Deux-Montagnes. Il est probable que le secteur ait constitué approximativement la limite nord-ouest de la province d'Hochelaga.

Il n'est cependant pas exclu que d'autres groupes aient utilisé la région à des fins d'exploitation ponctuelle lors de brefs passages. Le fleuve Saint-Laurent et la rivière Outaouais devaient en effet à cette période constituer des axes principaux de communication, de commerce et de guerre. Dans ce contexte, la région a pu être occupée par différents groupes au terme d'un réseau d'alliance avec les Hochelaguiens. Les relations des Jésuites en offrent plusieurs exemples et les Algonquiens de la basse vallée de l'Outaouais, les Iroquoïens de la haute vallée du Saint-Laurent ou ceux de l'état de New York seraient alors les plus susceptibles de pouvoir profiter des ressources du fleuve (Thwaites, 1896-1901 : 300-312).

Malgré la visite de Cartier à Hochelaga en 1535 et sa brève description des rapides du sud-ouest, aucune exploration en amont des rapides de Lachine et du lac Saint-Louis n'est effectuée avant les voyages de Samuel de Champlain à partir de 1603.

- PÉRIODE 1603-1667

Après la description des environs de Montréal par Cartier en 1535, ce sont les chroniques de Champlain qui reprennent l'information historique à propos des Amérindiens de la région. En 1603, Champlain relate que, de Kingston à Trois-Rivières, les anciens territoires des Iroquoïens du Saint-Laurent sont entièrement dépeuplés. Seuls les guerriers des nations voisines parcourent ces territoires pour se rendre commercer avec les Français ou pour aller

faire la guerre aux ennemis. La région de Montréal est inhabitée, là où «... *autrefois des sauvages y ont labouré, ..., ils les ont quittées pour les guerres ordinaires qu'ils y avoient, ..., les Yroquois estoient toujours sur le chemin...*» (Giguère, 1973 : 242-243). Cette dispersion des Iroquoïens du Saint-Laurent et l'abandon du territoire hochelaguien serait essentiellement lié aux activités de traite que les Français pratiquent dans la vallée du Saint-Laurent depuis le XVI^e siècle (*idem, ibid.* : 48). C'est une grande partie du Saint-Laurent qui est alors inoccupée et ses principaux affluents ne sont plus désormais que des routes de guerre. Les Algonquins, les Montagnais, les Hurons et les Iroquois portent la guerre les uns chez les autres par différentes rivières dont l'Outaouais, le Richelieu et la Châteauguay.

Dans les années 1640, le conflit prend une dimension sans précédent. La dépendance de plus en plus grande des Iroquois vis-à-vis des produits européens entraîne une surexploitation du milieu et une diminution dramatique du castor sur leurs territoires (Delâge, 1985 : 140). En conséquence, les Iroquois accentuent les raids, non plus seulement sur le fleuve, mais de plus en plus à l'intérieur des territoires algonquins et hurons.

«Les Iroquois (...) nous tiennent resserez de si près on ne peut aller à la chasse, ny à la pêche, qu'en crainte d'estre tué, ou pris de ces coquins-là et même on ne peut labourer les champs, et encore bien moins faire les foins, qu'en continuelle risque: car ils dressent des embuscades de tous costéz, et il ne faut qu'un petit buisson pour mettre six ou sept de ces barbares à lsbry, ..., ils tuent souvent le bestail, empeschent parfois de faire les récoltes, bruslent et pillent d'autres fois les maisons.»

Boucher, 1964 : 150.

L'année 1642, celle de la fondation de Ville-Marie (Montréal), marque une période à partir de laquelle les Iroquois élaborent de nouvelles stratégies guerrières. Les incursions deviennent, après cette date, beaucoup plus fréquentes et imprévisibles de sorte que l'on peut écarter toute possibilité d'occupation continue dans la région du lac des Deux-Montagnes. De 1603 à 1642, il n'y avait qu'un seul groupe suffisamment près de la région pour avoir été susceptible d'en exploiter les ressources. Il s'agit des Onontchataronnons, un des groupes de la nation algonquine qui occuperont, jusqu'en 1642, la rivière *South Nation* (Day et Trigger, 1978 : 792).

En 1664, c'est avec l'arrivée du régiment de Carignan, suivie de peu par la construction de cinq forts sur la rivière Richelieu et par les expéditions punitives de Courcelles et de Tracy en iroquoisie, qu'un tournant majeur est marqué dans le processus de pacification et de

repeuplement autochtone de la région. Même si le conflit reprend au cours des années 1680, pour culminer en 1689 par le massacre de Lachine, jamais plus la vallée du Saint-Laurent ne sera le théâtre d'un siège iroquois aussi soutenu qu'auparavant (Clermont, 1989).

- PÉRIODE 1667 À AUJOURD'HUI

À partir de 1667, dans un contexte de relative détente et de possibilités accrues, les Jésuites et surtout les Sulpiciens implantent une série de missions amérindiennes autour de Montréal, particulièrement dans le secteur du lac des Deux-Montagnes. Pas moins de six missions, composées principalement de Mohawks, d'Algonquins et de Népissingues, sont en fonction entre 1667 et 1720. Il s'agit des missions du Sault-Saint-Louis (Kahnawake, 1667), de la Montagne (1676-1704), de la Baie-D'Urfé (1686-1704), du Sault-au-Récollet (1696-1721), de Sainte-Anne-du-Bout-de-l'Île (1704-1721), de l'Île-aux-Tourtes (1704-1726) et du Lac-des-Deux-Montagnes (Oka / Kanesatake, 1721-1877).

De ces populations que fréquentaient les missions, ce sont les Mohawks de Kahnawake (Sault-Saint-Louis), ceux de Kanesatake (Lac-des-Deux-Montagnes, Oka), des groupes de Népissingues (Île-aux-Tourtes) et des groupes d'Algonquins qui retiennent particulièrement notre attention. Ce sont eux qui, en raison de leur proximité, apparaissent les plus susceptibles d'avoir exploiter le territoire des lacs Saint-Louis et des Deux-Montagnes. Signalons que la présence des Népissingues au fort de l'Île-aux-Tourtes n'est attestée qu'entre 1703 et 1726, avant leur relocalisation temporaire à Oka, puis définitive dans le Haut-Outaouais en Ontario (Payeur et Viau, 1989). Quant à eux, les Algonquins de la mission du Lac-des-Deux-Montagnes (Oka) quitteront la région à partir milieu du XVIIIe siècle pour s'établir plus en amont dans la rivière Outaouais. Enfin, les Mohawks qui s'installent dans les missions conserveront pour longtemps un mode de vie et des activités de subsistance fondamentalement traditionnelles. La lenteur du processus de colonisation de la haute vallée du Saint-Laurent allait permettre à ces deux communautés de maintenir, jusqu'au XIXe siècle, une base économique essentiellement axée sur l'agriculture, la chasse, la pêche et le commerce. Les Mohawks poursuivent l'occupation de la région de Kahnawake et de Kanesatake jusqu'à notre époque.

En 1708, peu après la Grande-Paix de Montréal de 1701 (Havard, 1992), Gédéon de Catalogne note au sujet de Kahnawake que : *«There is hunting and fishing in abundance particularly at the Isles de la Paix...»* (Girouard, 1903 : 379).

Des observations particulièrement représentatives aussi sont décrites en 1752 par Franquet au sujet des Mohawks installés sur la mission du Lac-des-Deux-Montagnes. Le mode de vie traditionnel est adapté aux missions, mais subsiste toujours une exploitation des ressources environnantes.

«Les Iroquois sont dans un canton séparé des Algonquins et Nipissing, logés dans des maisons de bois construites de pièces sur pièces à la française... Ils partent ordinairement pour aller en chasse... pour aller faire les pelletries de castors et de martre. Ils cultivent la terre, recueillent du bled d'inde, des fèves, des pois et autres légumes; ils trafiquent beaucoup avec leurs frères des cinq nations qui leur procurent des Anglais beaucoup de marchandise en troc de leur castors.»

Franquet, 1974 : 45.

Durant les XVIIIe et XIXe siècles, les références à l'occupation des Mohawk de la région s'accroissent et confirment le potentiel d'occupation du secteur à l'étude par ces groupes. En 1815, alors que le mode de vie des Mohawk a déjà passablement changé dans son ensemble, on décrit à propos des Indiens de Kahnawake :

«... ils tirent principalement leur subsistance du produit de leurs champs de blé, de la volaille et des cochons qu'ils élèvent, quelquesfois aussi de la pêche et de la chasse dont ils ne font cependant pas leur principale occupation ...»

Bouchette, 1978 : 127.

Leur présence est attestée à proximité de la pointe du Buisson alors que Jane Ellice note en 1838 : *«Iroquois Indians, who paddle at an immense pace, in singing all the time (...) strange wild sounds, and wilder looking man, long black hair hanging down their back (...) in the evening all the gentlemen went out in canoes with the natives to spear calms by torch light»* (Ellice, 1838 : 29-35).

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, survint un changement majeur pour l'exploitation du territoire par les Mohawks de Kanawake. En 1860, l'ouverture du *Grand Trunk Railway's Victoria Bridge* marque la fin d'une époque en reliant par voies ferrées Montréal à la rive sud.

Les voyageurs de commerce en canot deviennent par conséquent chose du passé et les Mohawks de Kanawake sont durement touchés et voient les possibilités d'emplois grandement diminuées. Néanmoins, malgré une exploitation devenue quasi marginale, le lac Saint-Louis et ses ressources ne cesseront d'être un lieu où existe encore une présence autochtone.

En somme, le potentiel d'occupation amérindienne du secteur à l'étude durant la période historique est déterminé par des conditions sociopolitiques qui ont considérablement variées depuis Cartier en 1535. La période 1535-1603 correspond aux premiers contacts entre Autochtones et Européens, le territoire à l'étude se situait en pays iroquoïen du Saint-Laurent (hochelaguien) durant cet épisode où la région connaît un dépeuplement total. Le potentiel d'occupation du tronçon à l'étude est quasiment nul pour cette période. Entre 1603 et 1667, le climat de terreur et de guerre établi par les Iroquois entraîne les Français et les Autochtones à craindre le fleuve et, dans ce contexte, le potentiel d'occupation du secteur à l'étude devait également être très faible. À partir de 1667, les conflits deviennent moins fréquents et la peur de l'Iroquois fait place à l'enthousiasme d'un rétablissement de relations de cohabitations entre Euroquébécois et Amérindiens, surtout Mohawks. L'établissement des missions entraînera certainement la disponibilité des territoires autrefois non utilisés, dont fait partie la région qui est visée par la présente étude de potentiel archéologique.

F.2 Occupation eurocanadienne

Historiquement, le vaste territoire situé à la confluence du fleuve Saint-Laurent et de la rivière Outaouais était divisé en quatre seigneuries concédées au XVIIIe siècle. Du côté du fleuve, il s'agit des seigneuries de Soulanges concédée en 1702 et de Nouvelle-Longueuil concédée en 1734. Du côté de l'Outaouais, ce sont les seigneuries de Vaudreuil concédée également en 1702 et de Rigaud concédée en 1732.

La colonisation de ce territoire sera cependant très lente tout au long du XVIIIe siècle. À une époque où le transport et les communications sont encore dépendants des voies d'eau, la présence de nombreux rapides sur le fleuve, entre les lacs Saint-Louis et Saint-François, a sans doute contribué à ce retard. À cette difficulté naturelle s'ajoute la faiblesse de la croissance démographique dans la grande région de Montréal. Le peuplement du territoire débute lentement à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Les paroisses de Saint-Michel

de Vaudreuil et de Saint-Joseph de Soulanges (les Cèdres) sont établies respectivement en 1752 et en 1773.

C'est véritablement la surpopulation des vieilles paroisses agricoles de l'île de Montréal, ajoutée à la construction de canaux de navigation entre les lacs Saint-Louis et Saint-François, qui donnera naissance à un mouvement migratoire important vers le territoire de Vaudreuil / Soulanges à partir du début du XIXe siècle. La plupart des villages de la région seront fondés au cours du demi-siècle à venir.

Les quatre municipalités de paroisse traversées par la portion du gazoduc à l'étude ont toutes été fondées au cours de cette période. Ainsi, la paroisse de Saint-Polycarpe est fondée en 1830. Signalons cependant que depuis le début du XIXe siècle une scierie et un moulin à farine opèrent sur les bords de la rivière Delisle, à proximité du futur village. En 1849, le territoire de Saint-Clet est détaché de la paroisse de Saint-Ignace-du-Coteau-du-Lac et érigé en paroisse. En 1858, Saint-Télesphore est détaché de Saint-Polycarpe et érigé en paroisse. Le village de Soulanges (les Cèdres) est fondé en 1852.

Le développement du réseau routier de la région entre 1815 et 1864 représente bien la rapidité et l'ampleur de cette phase de colonisation. Les plans de 1815, 1831 et 1864 sont d'un grand intérêt à cet égard. Ils montrent la stagnation du réseau jusque dans les années 1830, puis sa complexification jusqu'en 1864. Pour l'essentiel, le réseau routier actuel est déjà solidement implanté dès cette époque. La déforestation constitue un autre signe du rythme rapide de développement de la région. La disparition des zones plus foncées représentant la forêt sur les plans de 1864 et 1896 montre bien l'ampleur du phénomène. En une trentaine d'années seulement la forêt a fait place presque partout aux champs cultivés. Lorsque comparée au plan de 1896, la carte topographique actuelle montre que, du point de vue de la déforestation, la région présente aujourd'hui essentiellement le même visage qu'à la fin du XIXe siècle. La colonisation de la région a donc été rapide et massive.

Tout au long du XXe siècle et encore aujourd'hui, la région conserve sa vocation agricole. Pour l'essentiel, le territoire a été peu touché par l'accroissement de la banlieue montréalaise qui débute après la deuxième guerre mondiale.